

# APOSTILLE

à « La base de signatures de virus a été mise à jour »

4,5

milliards d'années

*28 ans 5 mois 14 jours 2 heures et 11 secondes*

Angel Michaud

24 juillet 2010

## Exemplaire RN000

Apostille : n.f. (anc. fr. *postille*, annotation). DR. Mention modificative, complémentaire ou explicative faite en marge d'un acte.

Le Petit Larousse Illustré, 2004

### LA MERE PIPE

*Je vous promets de tout changer. Pour tout changer, il ne faut rien changer. On change les noms, on ne change pas les choses. Les anciennes mystifications n'ont pas résisté à l'analyse psychologique, à l'analyse sociologique. La nouvelle sera invulnérable. Il n'y aura que des malentendus. Nous perfectionnerons le mensonge.*

Eugène Ionesco, *Tueur sans gage, Acte III*, Gallimard, 1958

Pour R, R et Lou



4,5

milliards d'années

*28 ans 5 mois 14 jours 2 heures et 11 secondes*

## SOMMAIRE

Un	4
Deux	8
Trois	11
Quatre	15
Quatre virgule cinq	21

# 1. Un

17 juillet 2003.

Ça fait longtemps déjà.

Il y a longtemps déjà, j'ai rencontré un homme dépenaillé voire enguenillé, esseulé, le regard lointain, le geste bizarre comme délatéralisé - orphelin à n'en point douter - asphyxié par l'odeur du monde et saoul.

Excentrique.

En quelque sorte.

Des expériences qu'il m'a été donné de vivre, celle-ci vaut d'être narrée tant pour sa nature que pour son dénouement.

Pour donner du sens, il faut – paraît-il – planter le décor, contextualiser les différents éléments susceptibles d'éclairer le lecteur, les relier les uns aux autres afin que l'environnement raconte l'histoire, faisant mine de se substituer à l'auteur.

Pour dire autrement, il faut faire du packaging, du maquillage et dans certains cas du grimage, pour oser prétendre atteindre le sens ; tailler un costume...

Pour l'émotion, c'est différent et beaucoup plus simple. Il suffit de se renseigner auprès d'un écrivain professionnel, d'une plume, d'un nègre, pour comprendre les règles simples et efficaces qui, depuis des lustres, font couler une larme le long de la joue du lecteur pour glisser et s'échouer sur les lignes en ne manquant pas de rendre flou l'un d'entre eux, celui justement qui va déclencher la foire lacrymale, à l'exception de ceux, rendus fous, qui s'exileront pour toujours, là où la nature est pieuse mais mal ordonnée.

Qu'est-ce que c'est bien organisé !

Qu'est-ce que c'est romantique !

Ah le romantisme ! Le paradigme littéraire et artistique que l'Education Nationale m'a cloué au fond de la tête ce qui me rendit chèvre une bonne vingtaine d'années ! Les autres années, je les ai occupées à passer au Kärcher Hugo, Delacroix et Berlioz. Ils m'en veulent encore et je suis tout à fait informé (en douce) du complot que trament Victor, Eugène et Hector contre moi. Je sais qu'ils en veulent à ma vie pour avoir, il y a deux ans, deux mois et une petite pelletée de jours, déclaré dans un bar branché de Séville que le romantisme est de la merde, les romantiques pathétiques et ridicules, engoncés dans leur tristesse, leur blues, leurs infatigables expressions

diverses narcissico-dépressives. C'est lamentable comme spectacle, voir ces gens se lamenter des misères du monde entre deux dépressions, entre deux apéritifs, aussi.

J'emmerde Victor Hugo, qu'on se le dise. Je veux bien sauver les Thénardier, qui me sont éminemment sympathiques, mais pas les autres. Surtout pas Esméralda, cette caricature orientaliste de la bimbo qui se paye cash sur e-bay et dont raffolent les vieux-beaux. Au mieux, c'est une pute qui tente de se caser dans un pays nanti. C'est pas du romantisme, c'est un drame de la misère, de l'injustice sociale et du libéralisme outrancier qui tente de remplacer la solidarité par un « quant-à-soi » morbide. Inutile de faire du romantisme avec l'histoire de celle qui vend son cul pour nourrir ses enfants.

Victor Hugo, fait.

Soyez sans crainte, je ne vais pas passer en revue tous les écrivains et artistes romantiques, post-romantiques et pseudo-romantiques. Hugo paye pour les autres. Tant qu'à s'attaquer aux icônes, autant en prendre une bien grosse, bien lourde, bien connue et taper dessus à coups de masse (finir au rasoir). Evidemment, ça va plaire à l'icodoule de service, celui-là même qui pense que ressembler à quelqu'un lui donne ses vertus comme nos ancêtres (les vôtres je sais pas mais les miens, c'est sûr) qui croyaient manger, au sens propre, la force et les qualités de leur adversaire vaincu. L'icône s'est installée dans notre vie jusqu'à un point donné que, même pas, vous soupçonnez... Dans nos têtes, on crée des images qui engendrent des mots joyeux et coopératifs qui s'enchaînent en phrases continues, en fleuves larges qui sillonnent, irriguent et ensemencent nos circuits neuronaux. Et alors, elles ne se retiennent pas ! Elles y vont les bougresses, en couleur ou en noir et blanc, elles s'immiscent, s'intermiscent en des lieux insoupçonnés de nos cerveaux, certains sont des centres de tri et chaque image est dupliquée afin de la ranger plus commodément dans différentes boîtes, celles pour les couleurs, celles pour le goût, celles pour le mot qui conceptualise l'objet. Il y a des boîtes pour tout... Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de boîtes que vous hébergez dans votre cerveau... Alors, comme vous n'imaginez pas, je vais vous aider, je suis un peu là pour ça, d'une certaine manière... Ce qui pourrait ressembler le plus à l'un des centres de tri de votre cerveau, serait l'arrière-boutique d'un magasin de chaussures... Vous voyez ? Toutes ces boîtes empilées, du sol au plafond, sur plusieurs rangées. Sauf que...sur les boîtes à chaussures il y a des choses écrites... le modèle, la couleur, la taille, la provenance, etc. Sur les boîtes de rangement, dans votre cerveau, rien n'est écrit ! Aucune précision, rien qui permette au promeneur, attentif même, de trouver quoi que ce soit. Ou alors, il faut se fier au hasard... mais alors, comment associer une araignée du Népal avec un tricostérel *made in Argentina* ? Un camembert à moitié mangé avec un tube gris, de vingt-deux centimètres de long sur quatre centimètres de diamètre à usage indéterminé ? Une chambre à air sortie d'usine

le 20 mai 1982 avec une branche d'arbre à laquelle se suspend péniblement une seule feuille un peu jaune, qu'on se croirait en automne ? Une odeur âcre non identifiable mais désagréable au point qu'il vous en perle quelques gouttes de sueur sur les tempes avec une cloche, un bourdon je crois, figé, immobile et sur lequel il a été tagué « mort aux cons » ?

Et oui, rien n'est facile en matière de sciences cognitives, d'ailleurs, moi-même, lors de ma deuxième lobotomie, je me suis abonné à

- c'est complètement idiot ce que vous dites !

Et voilà...il suffit de quitter des yeux le centre de vos intérêts et divaguer quelques instants, pour que l'objet même se fasse sujet et toque à votre front...

Revenons donc au mouton sus-cité, point nommé mais décrit succinctement et donné pour « *dépenaillé voire enguenillé, esseulé, le regard lointain, le geste bizarre comme délatéralisé - orphelin à n'en point douter - asphyxié par l'odeur du monde et saoul* »... Mais en état de marche apparemment, en tout cas en bonne disposition d'élocution.

Avais-je évoqué précédemment le contexte de cette rencontre ? Non, je ne le crois point et vais derechef corriger cet oubli.

Et bien, comment dire, le lieu même de cette rencontre est déterminant, mais avec cette étrange sensation de malaise comme si ce lieu et ses habitants généraient du danger.

Pourtant, rien de plus innocent – en apparence – que le Salon des Arts Culinaires de Périgueux. Des stands, des stands, cochonnailles, conserves, naturel, bio, etc. Quelques bestioles sur pattes, des vaches, des bœufs, des chèvres, quelques lapins. Le public en nombre, les commerçants font des affaires. Tous sont présents pour célébrer l'art de la boustifaille ! Rien n'a échappé aux organisateurs, des « coins » dégustations de tous genres, des vins proposés au goût du visiteur, des toilettes vastes et en nombre. Le club bio fait secte à part, leurs stands ont, en plus de la bouffe, des panneaux avec des explications, des schémas, des livres... Le tout proposant une réorganisation du monde basé sur le troc, sans fric, ou presque, la proximité de la nature, la gloire de la nature. Ils font secte à part et ne se mélangent pas avec les autres producteurs qui eux proposent la bouffe sans explication particulière et, surtout, sans discours culpabilisant ou moralisateur. Le bio, une nouvelle religion ? Avec ses grands prêtres, ses gourous, ses messes ? Ses mécanismes culpabilisants, sa morale répressive ?

Je ne sais pas.

Nous verrons plus tard.

- c'est complètement idiot ce que vous dites !

Ah oui, j'avais oublié le dépenaillé !

Faudra qu'on s'habitue, il est indécollable.

J'étais arrivé tôt au Salon, vers 7h. Il faisait terriblement chaud en cet été 2003. La canicule allait peut-être résoudre le problème des retraites...

- c'est complètement idiot ce que vous dites !
- oui, c'est vrai, j'en conviens. Mais qu'est-ce que vous avez à me suivre comme ça depuis ce matin ? Je suis même surpris qu'habillé de la sorte les organisateurs ne vous aient pas encore expulsé !

Oui, disais-je, depuis ce matin, cette espèce de mendiant me suivait comme mon ombre. Et, tant qu'à avoir une ombre, je la préférerais un peu plus « tendance », huppée, voire bling-bling. C'est drôle non ? Une ombre « bling-bling » c'est un fantôme !

Bon d'accord, ce n'est pas drôle...

- cela ne change pas au fait que ce que vous dites depuis tout à l'heure est complètement idiot !
- ah bon ? et pourquoi cela ?
- parce que vous ne parlez que de choses sans importance, dévitalisées, vous n'évoquez que de vagues concepts qui n'intéressent personne.
- qu'en savez-vous ?
- je le sais, je suis votre seul et unique lecteur !

## 2. Deux

12 juin 2003.

- Tintin est dans un bateau, le capitaine se nomme Henry de Monfred, la scène se déroule dans l'album « Les cigares du pharaon » de Hergé.

Ecouter la radio est intellectuellement enrichissant. Parfois. Je fais allusion aux radios où l'on parle. Avec des journalistes et des invités qui s'opposent, pas celles qui fabriquent de « l'espace de cerveaux disponible » pour y scotcher des messages publicitaires. On appelle cela de la communication. De la « com ». Eux, ils font de la « com » et nous sommes les cons ciblés. Je propose à ce jour de créer une commission indépendante composée de gens normaux, comme moi par exemple, qui déciderait toutes les semaines quelles sont les publicités les plus stupides, comme celle de « Cerise » de Groupama. Celle-là même qui regroupe chaque soir ses trois ou quatre pépins (à défaut de noyau) en guise de neurones. Cette commission proposerait aux citoyens que nous sommes de boycotter cette marque. On obligerait ainsi les publicitaires-grands-communicateurs à devenir intelligents. Ça leur ferait un choc, aux agences. Ils vireraient leurs créatifs pour les remplacer par des gens.

Bref, on va pas y passer la journée.

Il y a deux mois j'ai rencontré une jeune femme, pour des raisons professionnelles, bien de sa personne elle entreprit de vouloir me démontrer que pour faire évoluer ma situation il m'était absolument nécessaire de me rendre à Paris pour visiter l'exposition « la photographie préraphaélite » au Musée d'Orsay. Je ne voyais pas très bien en quoi la visite de cette exposition pourrait changer mon avenir professionnel... Je déclinai donc cette étrange invitation même si cette jeune personne semblait fort bien faite de sa personne alors que moi non, je lui souriais un vague balbutiement négatif. Négatif, souriant, mais ferme.

Mais la dame s'entêtait. Elle alla même jusqu'à développer des arguments vaguement ésotériques qui me firent bien rire. Des trucs genre astrologie débile à connotation psychanalytique. Au bout d'un moment

- écoutez madame, je ne sais pas très bien où vous voulez en venir, mais je n'ai pas l'intention de m'intéresser à la « photographie préraphaélite » que ce soit à titre professionnel ou privé. Vous m'en voyez désolé mais il est hors de question que je me déplace jusqu'à Paris pour visiter cette exposition.
- j'insiste...

- mais enfin, quelles sont vos réelles motivations ? Vous vous rendez compte sans doute que votre insistance confine au ridicule...
- non, je n'insiste pas tant que ça...
- et bien, si vous insistiez, qu'est-ce que ce serait...
- désolée, je crois que je ferais mieux de vous dire la vérité.
- je vous écoute.
- il y a quelque temps j'ai rencontré un homme qui a exercé sur moi un chantage odieux

Ses doigts firent mine d'effacer une larme imaginaire...

- et pour des raisons que je ne puis vous expliquer j'ai dû céder à son chantage.
- et.. ?
- et ma mission consiste à vous convaincre de vous rendre à Paris pour cette exposition.
- et si je refuse ?
- alors je dois vous convaincre d'aller visiter une autre exposition « Proust, du temps perdu au temps retrouvé » au Musée des Lettres et Manuscrits.
- mais c'est complètement fou !
- je sais, je ne comprends pas moi-même, je n'ai pas d'autres informations à vous communiquer.
- décrivez-moi cette personne.
- mais je ne l'ai pas vue. Tout s'est passé par téléphone.
- reconnaissez que votre histoire est étrange
- et ce n'est pas tout...
- quoi d'autre ?
- en fait « il » est persuadé que vous n'irez voir aucune de ces deux expositions.
- et alors ?
- alors il voudrait « pour de vrai » que vous alliez au Muséum National d'Histoire Naturelle, dans la Grande Galerie, plus précisément.
- mais pourquoi n'avez-vous pas commencé par ça ?
- c'est stratégique...
- ???
- écoutez, je n'y peux rien, j'obéis aux ordres qu' « il » m'a donné.
- c'est totalement ridicule !
- je sais.

- je suppose que dans cette « stratégie », je dois me rendre à une date, une heure et en un lieu précis, non ?
- oui, le 1<sup>er</sup> juillet 2003 à 15h24, devant les zèbres.

### Portraits de zèbres empaillés



La Grande Galerie de l'Evolution  
Muséum National d'Histoire Naturelle

C'est agaçant lorsqu'on ne comprend pas. Quel sens apporter à un rendez-vous dont on ne connaît pas l'objet ? Le seul sens possible émane de l'endroit même du rendez-vous. Un endroit saugrenu qui pourrait être symbolique... Aurais-je rendez-vous avec un drôle de zèbre ? Avec un maniaque ?

Peut-être devrais-je passer à autre chose, oublier ce rendez-vous et aller à la plage comme tout le monde. C'est bien la plage aussi en été. D'autant plus que celui-ci s'annonce caniculaire et l'idée d'aller traîner à Paris, en été, avec une température excédant 30° à l'ombre ne m'enchantait guère. Et puis il faudra bien qu'un jour j'aïlle rejoindre le rêve collectif de la plage et du cocotier. Mais qu'est-ce qu'on peut bien foutre toute une journée sur une plage sous un cocotier ? Cette simple évocation me met dans un état proche du coma... Ce rêve collectif du néant maquillé en affiche publicitaire a le don de m'exaspérer.

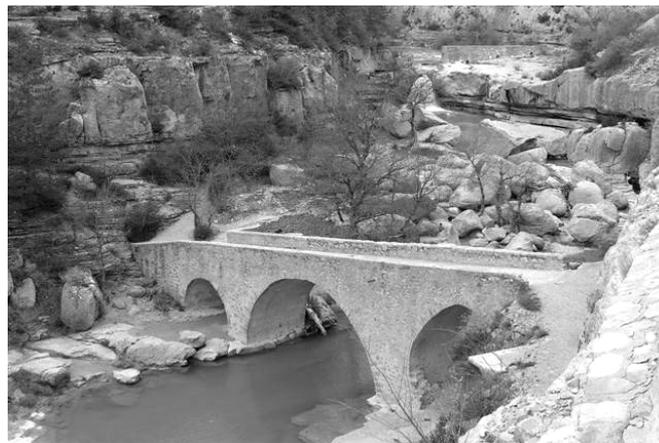
Finalement, j'irai à Paris.

### 3. Trois

1<sup>er</sup> juillet 2003.

Je suis arrivé tôt au Muséum. J'ai ainsi pu me balader dans la Galerie d'Anatomie Comparée. Cette grande morgue encombrée à l'outrance d'os de tous genres. Une morgue pour espèces disparues comme ces dinosaures aux noms compliqués. Je me suis attardé devant le Compsognathus à la mâchoire élégante, du Jurassique supérieur (146-141 MA), de 25 cm de long et d'un poids de 2,5 kg. L'un des deux exemplaires connus a été trouvé en Provence dans les environs des gorges du Verdon, dans un paysage d'un autre monde où l'homme a noyé son empreinte dans le paysage, jusqu'à l'implantation du tourisme industriel, bien sûr. Même chose pour la vallée des Merveilles ou celle du Jabron.

#### Portrait de l'Homme qui s'incruste



Attention, tout de même, de ne pas tomber dans le piège de la tradition. Les traditions n'existent pas. Les traditionalistes se distinguent en plusieurs catégories. Les nostalgiques, les plus dangereux qui courent après leur propre passé en essayant de le juxtaposer avec un passé plus « global », ce sont des chiens de garde, ils aboient après les étrangers et n'acceptent, dans le miroir de leur existence, que leur propre image. Les rancuniers, leurs aïeux traditionalistes les ont fait souffrir et ils se vengent sur leurs enfants – ce sont ceux-là même qui confondent éducation et élevage. Les religieux, ils sont au sens premier les gardiens du Temple. Ils surveillent mais s'accordent quelques dérogations, notamment pour ce qui concerne la sexualité (la leur). Les « nouveaux », ils viennent d'arriver quelque part, ils viennent d'ailleurs, ils s'ancrent dans une région, épousent ce qui leur semble être la tradition, s'y accrochent pour tenter de se fondre dans le paysage.

Il est fort possible qu'il existe d'autres catégories, la tradition peut se décliner. Tous les traditionalistes ont un point commun : l'ignorance. Ils ignorent l'évolution biologique et culturelle, une « tradition » remontant à quelques décennies leur paraît venir de la nuit des temps... pensais-je en me dirigeant tranquillement vers la Grande Galerie faire le pied de grue avec les zèbres. J'aime bien les zèbres, ils ne sont pas toujours faciles à vivre en liberté, mais de fait moi non plus je ne suis pas facile à vivre. En liberté.

- bonjour, je m'appelle Donald Buick, êtes-vous Angel Michaud ?

Le nouveau venu m'a fait sursauter. Quand on se perd dans des pensées plus ou moins stériles et que, brutalement, on vous en extirpe, on sursaute. En tout cas, pour moi c'est comme ça. Ce venu nouveau est tout jeune, une petite trentaine, une barbe rousse naissante, un mètre soixante quinze, plutôt maigre, souriant.

- oui c'est moi.
- je suis professeur de paléontologie au Muséum.
- et moi...je suis professeur de littérature médiévale à l'Université Catholique de Louvain et je suis bien Angel Michaud. Vous connaissez Luca <sup>1</sup> ?
- Luca, le systématicien ? bien sûr, c'est un ami !
- alors nous avons un ami commun.
- oh, je pense que nous avons plusieurs amis communs, Paul Pignon, Georges Fawcett et bien d'autres<sup>2</sup>...
- vous connaissez tout le monde, vous !
- pas tout le monde...

Fit-il avec cette fausse modestie particulière que l'on ne trouve que chez les trentenaires. Plus jeune on est prétentieux et plus vieux on est con. Enfin...souvent... Surtout ceux qui font la cour aux honneurs, médailles, discours, tout ça...

- vous pourriez peut-être m'expliquer ce que je fais ici...
- ben à vrai dire, on m'a beaucoup parlé de vous, pas toujours en bien, je vous rassure, mais aujourd'hui, on m'a simplement chargé d'un message pour vous...

---

<sup>1</sup> Cf. Angel Michaud, *La Base de signatures de virus a été mise à jour*, Lad'AM Editions, 2009

<sup>2</sup> *Ibid*

- encore !!! Décidément tout le monde a un message pour moi... C'est une épidémie...
- pour les autres... je ne suis au courant de rien... je sais seulement que je dois vous transmettre ceci : le 17 juillet, vous devez impérativement vous rendre au
- Donald ! ne me dites pas que j'ai rendez-vous à Disneyland !!!
- Mais non...vous êtes drôle vous, vous avez rendez vous le 17 juillet au Salon des Arts Culinaires de Périgueux...
- ah bon ? pour faire quoi ?
- je ne sais pas, quelqu'un prendra contact avec vous là-bas.
- et je suis censé obéir ?
- ah ça, pour l'obéissance, on ne m'a rien précisé.
- « on » ?
- oui « on ».
- et qui est « on » ?
- vous connaissez l'expression « on est un con »...

Donald est marrant comme mec. Plein d'humour, tout en finesse...

- mais trêve de plaisanterie, je ne sais rien, j'ai été contacté par téléphone, vous savez sur le numéro spécial...
- le numéro « spécial » ???
- ben celui que vous savez...

Fit-il, prenant un air mystérieux comme dans les mauvais films policiers des années 50/60. Je savais que je ne tirerai rien de plus de Donald. Je risquai tout de même un

- vous avez un Minitel ?
- bien sûr, mais le Minitel c'est dépassé Angel ! Il faut vous mettre à Internet !
- j'y songe...

A vrai dire, je pensais le faire rire. Je ne ferai pas d'anachronisme en écrivant qu'en 2003 l'usage du Minitel est encore fort répandu...mais déjà ringardisé.

- vous n'avez rien d'autre à me dire ?

- à vous dire ? mais si ! Plein de choses ! Commençons par le commencement, voulez-vous ? Alors voilà, notre planète, la Terre naquit il y a environ 4,5 milliards d'années, il faut dire, qu'à cette époque...

Le temps de dire au revoir à mes amis les zèbres et Donald avait tourné les talons. Evidemment.

Ce qui est bien avec l'imprévu, c'est qu'il est parfois très prévisible.

#### 4. Quatre

17 juillet 2003

Le bio, une nouvelle religion ? Avec ses grand-prêtres, ses gourous, ses messes ? Ses mécanismes culpabilisants, sa morale répressive ?

Je ne sais pas, ou plutôt si je sais bien que oui... mais ce n'est pas le bio qui fait le gourou, le gourou est partout, il s'installe et prêche à toute heure, pour Che Guevara, pour le bouddhisme, pour Ingrid Bettencourt, contre les OGM, et ainsi de suite, il y aura toujours une place pour les gourous. Le gourou est facilement reconnaissable malgré l'absence de modèle, l'habit ne fait pas le gourou, la barbe non plus, c'est la présence absolue de la certitude qui caractérise le gourou, le gourou a réponse à tout, pique notre fric et baise nos femmes.

- c'est complètement idiot ce que vous dites !
- oui c'est vrai, j'en conviens. Mais qu'est-ce que vous avez à me suivre comme ça depuis ce matin ? Je suis même surpris qu'habillé de la sorte les organisateurs ne vous aient pas encore expulsé !
- c'est complètement idiot ce que vous dites !
- ah oui, je vois, vous êtes encore un de ces messagers qui...
- pas du tout, je suis votre unique lecteur.
- mon unique lecteur ? Comment vous appelez-vous ?
- je me nomme Ats, prononcez « Atz », s'il vous plaît.
- très bien Ats, je ne vous demande pas vos origines avec un nom comme ça ?
- inutile, en effet, de toute façon ma singularité vous empêchera de me « caser ». Je suis incasable, je suis votre lecteur unique.
- mais je n'ai pas de lecteur....
- bien sûr que si ! J'en suis la preuve vivante !
- vivante, mais bien mal habillée...
- merci. Tout le monde sait que vous écrivez à droite à gauche, plus ou moins en cachette ou sous de ridicules pseudonymes...
- d'accord, que me voulez-vous ?
- regardez, à côté de cet étal d'œufs, il y a une porte, on la distingue mal car elle est de la même couleur que le mur, je vous y donne rendez-vous dans 20 minutes.
- et... quel est l'objet de ce rendez-vous ?

- je vous montrerai la cause de l'insuccès de votre prose, cela devrait vous intéresser grandement, je crois...
- heu oui...
- alors à tout de suite.

La guenille se glissa dans la foule. Sans doute eut-il trouvé du travail comme épouvantail s'il n'avait été absorbé à ce point par la masse grouillante des visiteurs qui, depuis le début de cette conversation avaient pris un kilo en goûtant démesurément les mets offerts.

Combien pouvaient-ils être ? 5 000 environ... 5 000 kg ! Ce n'est pas rien tout de même. Ces gens sont venus pour grossir alors que d'autres, désespérément cherchent à maigrir... Je n'ose évoquer ceux qui ne mangent pas à leur faim. L'Homme est cynique et l'altruisme est une qualité qui ne lui sert qu'à maintenir la pérennité de l'espèce. Altruiste pour l'espèce et égoïste pour son congénère.

Pour l'instant, et en dehors de toute configuration philosophique, je ne suis pas ici pour disserter sur la nature de l'Homme mais pour découvrir les causes de mon insuccès littéraire. Il est seize heures et douze minutes. A seize heure et trente deux minutes, je serai fixé et qui sait ? mon destin en sortira changé, tout neuf, etc.

Le dindon est comme le zèbre. Il semble issu d'un autre monde. D'un monde d'à côté, ou d'avant. Mais le dindon n'a pas de rayures.

16h32, je m'avance vers la porte, je l'ouvre, elle ne résiste pas, j'entre dans une pièce plutôt petite, de quelques mètres carrés, faiblement éclairée. Mais suffisamment pour que je puisse distinguer au centre, une chaise poussiéreuse sur laquelle est assis Ats, il est souriant.

M'approchant, je me rends compte que ce n'est pas un sourire mais sa gorge, ouverte de gauche à droite, béante, le sang coule encore en faisant des bulles à la fente du cou, et se répand jusque sous mes pieds. Etrange scène du crime où le mort conserve outre-tombe un sourire décapitant. Les guenilles rougissent. J'aperçois ses chaussures aux semelles ouvertes comme sa gorge. Manque l'arme du crime, sans doute un cutter acéré acheté anonymement dans un supermarché. C'est fréquent cette absence de l'arme du crime sur la scène. La retrouver, c'est se raccrocher au meurtrier.

Les larmes du criminel valent bien le sang qui coule.

Mais où se trouve l'arme du crime ?

Elle se trouve dans ma main.

Ats est mort.

Je suis vivant, mais je ne sais pas quoi faire.

Si j'alerte, tout le monde me croira coupable. Je fais quoi ?

Je fuis...

Courir au milieu de ces gens qui ont encore grossi depuis tout à l'heure, si je proratisse, ils ont dû prendre 30g chacun depuis tout à l'heure et 5000 x 30g c'est beaucoup ! 150 000 grammes ! C'est-à-dire 150kg ! Ce qui me crée un handicap supplémentaire, en effet les places vacantes entre chaque individu sont moindres et cela ne facilite pas ma fuite !

J'ai déjà lu cela dans plusieurs livres, quand tout va mal, il faut fuir. Mais fuir c'est faire quoi ? C'est aller où ? Je ne sais pas où aller... Retourner chez moi ? Impossible, pensais-je la police est après moi ! Du moins était-ce le film que j'avais décidé de me faire...

Déjà sortir de ce salon, m'éloigner de ces gens. Peut-être même mon portrait-robot circule-t-il parmi eux ? Mais qu'est-ce qu'un « portrait-robot » ? Peut-être s'agit-il d'un robot qui a mes traits et qui circule partout « c'est moi ! c'est moi le coupable, regardez-moi bien si vous me voyez dénoncez-moi, dénoncez-moi ! ».

- dénoncez-moi !!!

criais-je seul dans la foule anonyme. Tiens voici un pléonasme qui m'avait échappé jusque là... La « foule anonyme », c'est un peu ridicule, c'est toujours anonyme une foule, sauf quand c'est précisé « une foule de militaires, d'enfants, une foule de pintades pétaradantes... » C'est fou comme la peur ça fait dire ou penser n'importe quoi... Par exemple, juste après « foule anonyme » j'ai pensé que le « Radeau de la Méduse » avait plus de succès grâce au mot « méduse ». Il y a quelque chose de particulièrement intéressant dans le mot « méduse », si on oublie les désagréments causés sur la plage, le mot méduse renvoie à une image mythologique de la mer. Oh ! il faudra que je songe à réutiliser les termes « image mythologique de la mer », il faudrait que je puisse le noter. Mais écrire tout en courant n'est guère chose aisée... Comment pourrais-je faire ? Les idées et la peur font mauvais ménage aussi.

Je pris un otage.

Je dis :

- haut les mains

en n'ayant pas d'arme hormis le petit bout de T-shirt noir plié comme le canon d'un revolver.

- ne me tuez pas ! ne me tuez pas !

La dame avait la soixantaine repue. Elle ressemblait à la mère de quelqu'un, de je ne sais pas qui, de n'importe qui... Je la forçais à courir devant moi. Je l'avais choisie pour son corsage blanc. Je

la poussais en sortant mon feutre noir et, tout en courant, j'écrivais sur son dos *image mythologique de la mer*.

Ouf ! J'avais réussi à préserver ma trouvaille du jour ! Je relâchais l'otage.

Je sais que ça a l'air ridicule. Ecrire sur le dos d'une dame... Mais, en même temps, la police s'accrochera à cet indice. La police parlera à la presse. La presse, toujours à la recherche de sensationnel, ne manquera pas de relater – voire d'en faire un titre – les 5 mots écrits sur le dos de la dame. Il me suffira, plus tard, de chercher le journal de demain.

Voler une bicyclette, c'est plus discret, moins rapide mais c'est un début.

Rouler tout droit. Ne pas faire comme dans les films, regarder derrière, régulièrement. Surveiller si un véhicule ne cherche pas à me suivre discrètement ou pas.

Je sors de Périgueux.

Je roule.

Et déjà je dors parce que la nuit est venue.

Dans un fossé, je ronfle comme un innocent. Alors que je suis innocent et que je me conduis comme un coupable, ou bien le contraire, je ne sais. Et pourquoi ne serais-je pas coupable. Peut-être bien que c'est moi qui l'ai tué, ce pauvre Ats. Mon seul lecteur...en le tuant je me débarrasse du seul témoin ! Pas de lecteur, pas d'écriture et pas d'écriture pas de forfait ! Pourtant j'ai un alibi. Ben oui, j'étais dans la foule quand quelqu'un tuait Ats. Oui, mais la foule est anonyme ! Flûte alors, c'est bien ma veine, j'ai un témoin mais un témoin anonyme, alors ça ne compte pas. Oui mais, il est anonyme, certes, mais il n'est pas muet ! Il est même sacrément bavard ! Un témoin anonyme et bavard...il va me falloir un juge avec beaucoup d'instruction pour comprendre toute cette histoire.

Au matin, je troquais mon vélo contre une Ferrari. Oui je sais cela paraît peu probable, mais pourtant je suis tombé sur le seul type de la planète qui roule en Ferrari « avec chauffeur » ! Ça alors ! Avoir un chauffeur quand on est propriétaire d'une Ferrari, c'est idiot. C'est se priver de la joie de l'accélération qui vous scotche dans le fauteuil, de la vitesse dans les virages dans l'engin qui se colle au bitume. Ce mec avait une Ferrari et en plus il ne supportait pas son chauffeur. Pas comme chauffeur, mais comme personne, sa conversation l'emmerdait au plus haut point et enfin il trouvait l'occasion de se débarrasser du chauffeur en échangeant sa Ferrari contre un vélo. Bien sûr, le vélo, ce n'était pas pour lui... Il poussa le chauffeur sur la bicyclette et dit :

- Georges ! A la maison !

J'avais la Ferrari... Je pouvais foncer droit devant. En peu de temps je dépassais Limoges, pas très loin de Châteauroux, j'échangeais « ma » Ferrari sans carburant contre une petite Peugeot qui sortait de la station-essence.

Vierzon, Orléans où je troquais ma petite Peugeot essoufflée contre un scooter décoré bizarrement. Les policiers ne me reconnaîtraient pas sous mon casque en pareil équipage.

Deuxième nuit, nouveaux rêves.

Je m'applique au piano alors que la voix grave de Juliette Greco fait un carnage de séduction dans la cave où nous jouons. Nous avons vingt ans. Elle est amoureuse de moi. Dommage, rien n'est possible entre nous car, dans un autre rêve, on m'attend.

Juliette est bien là, elle me regarde en souriant, mais Roméo gronde.

Je roule encore, même dans mon sommeil, les chevaux fous vrombissent sur la plage alors que le carnaval au loin estropie une danseuse en s'essayant au tarot alors que le jeu est pipé ainsi que me l'explique l'indien qui est venu sans son aborigène aujourd'hui.

Je me réveille en sursaut. Je ne sais si c'est la transpiration ou la rosée du matin qui colle dans mes cheveux.

Ils sèchent dans le vent du scooter.

Paris, Nanterre, mon scooter agonise et ne peut l'échanger. Je n'ai plus de monnaie d'échange et j'ai libéré mon otage il y a belle lurette.

Je vole un bœuf ! Sans passer par la case « œuf », je vole un bœuf ! Ce n'est pas très confortable, mais bon, quand il faut fuir...

Pour arriver à Pontoise, nous avons mis une semaine. Je crois. Une semaine ou à peu près. Quelle importance ? En déni de fuite, on peut se permettre quelques fantaisies.

Je m'habitue. Je découvre moult qualités à la fuite. D'ailleurs il y a mille et une manières de fuir. Moi, je préfère le goutte-à-goutte. On fuit pas trop vite, on prend son temps, on peut regarder le paysage, écouter les lapins chanter avec les marguerites.

A Pontoise j'ai vendu mon bœuf. Il fallait bien que notre histoire se termine.

Dans un premier temps, je n'ai rien fait, j'hésitais trop entre le plaisir de m'offrir une bonne nuit – avec une douche – dans un hôtel étoilé. Ou bien encore de prendre le train. J'abandonnais cette idée, car je n'aurais pas pu voler le train, ni même l'échanger... Alors, à quoi bon ?

Alors voilà, je suis resté en plein centre de la ville et je n'ai rien fait. Juste regarder les gens passer sur les trottoirs comme des ombres détachées de leurs sujets respectifs. Les voitures, les autobus pleins à craquer avec les gens, encore les gens, qui passent, montent, descendent, s'affairent, courent, s'ignorent se bousculent disparaissent.

Rester immobile et coi, quand tout bouge, c'est fuir aussi.

C'est bien la fuite. On pourrait en faire un métier. Pas d'attache, pas d'ouvrage et pas de temps à tuer. L'innocence même.

Je suis innocent. Dans tous les sens du terme.

Je continue la route, finalement. A pied. A cloche-pied le matin, en changeant de pied de temps en temps.

Longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, j'ai marché après le point de fuite de la perspective.

Les routes, je sais plus... je n'ai plus regardé les panneaux. Je n'ai plus regardé jusqu'à me cogner brutalement à l'un d'entre eux sur lequel est écrit : Verderonne.

Voilà, c'est ici que prend fin ma fuite.

Ici, j'arrête.

Je ne fuis plus.

9, rue du Château.

C'est joli ce manoir. Je m'arrête un long moment. Je ne sais pas s'il fait jour ou nuit. Il n'y a plus de lumière, mais alors plus du tout, pas comme dans la nuit, mais dans le vide, dans le rien. Donc, fuir ne sert à rien, et cela surtout quand on est arrivé.

Je ne fais rien.

J'étale dans l'herbe et pour toujours, à quelques pas du parvis, ma singularité.



## 5. Quatre virgule cinq

10 juillet 2010

C'était il y a 7 ans déjà.

Quelques heures après ce drame je m'étais éveillé dans une chambre toute blanche. L'homme penché sur moi ressemblait à s'y méprendre au paléontologue.

- bonjour je suis le docteur Donald Buick.
- vous êtes médecin ?
- psychiatre.
- mais qu'est-ce que je fais ici ?
- vous êtes dans un hôpital.

Derrière le médecin se tenaient deux infirmières et quelques aides-soignantes qui cachait mal leur fou-rire.

- pourquoi suis-je à l'hôpital ?
- oh, rien de grave. Vous avez été admis hier, inanimé. Nous avons procédé à tous les examens d'usage, vous êtes en parfaite santé. Mais avec cette canicule, vous étiez complètement déshydraté. En arrivant ici, vous déliriez. Ce qui explique le comportement du personnel soignant... Pourriez-vous me dire votre nom ?
- Angel Michaud. Que disais-je dans mon délire ?
- je l'ignore, vous demanderez aux infirmières. Nous avons encore quelques tests à vous faire passer et vous pourrez rentrer chez vous.

Voilà. Un coup de chaud, c'est tout. Pourtant, tous ces faits me paraissaient bien réels. J'aurais dû être soulagé, finalement je n'avais tué personne, personne n'était mort, je n'avais pas volé de véhicules, rien n'était vrai.

Pourtant, tous ces faits me paraissaient réels.

Aujourd'hui, avec le recul, il m'arrive de penser que la canicule est un temps de chien. D'ailleurs, les mots « canicule » et « chien » ont la même étymologie *canicula*, nom de l'étoile Sirius, ou Chien d'Orion, qui se lève et se couche avec le soleil du 22 juillet au 23 août. Un 10 juillet, j'aurais dû échapper à la canicule. En 2003, il est possible que le Chien d'Orion ait eu de l'avance, ou bien qu'un besoin pressant l'ait poussé à embraser mon cerveau avec sa pisse bouillante. On n'est jamais à l'abri d'une saute d'humeur ou d'un besoin naturel d'un chien brillant et volcanique.

Que j'ai pu délirer par la faute d'un coup de soleil ne me surprend pas tellement, par contre l'organisation de mon délire m'a posé longtemps problème.

Comment pouvais-je avoir la docilité pour me rendre à des rendez-vous à Périgueux et à Paris sur une simple injonction formulée par des personnes n'ayant sur moi nulle autorité ? Et pourquoi me faire bouger d'un bout à l'autre de ce pays ? Avais-je donc quelques bribes inavouables hors délire ?

Bien des questions sans réponse. Je ne comprends pas non plus l'exacte proximité entre les différents protagonistes : Victor Hugo, Ats, la jeune femme rencontrée pour des raisons professionnelles, Donald Buick et moi-même ?

Pour reformuler, je me demande quelle distance nous sépare ? Pour Victor Hugo, que je ne déteste pas tant que ça, c'est plus simple, le personnage a existé. La jeune femme n'a pas de nom, Donald Buick est un nom parfaitement ridicule *a priori* - bien qu'il soit celui que m'a donné le psychiatre de l'hôpital - mâtiné de Walt Disney et d'une voiture américaine prestigieuse, et enfin Ats, mon unique lecteur.

J'avais demandé, en sortant de l'hôpital, à la jeune infirmière, la nature de mon délire. Elle avait souri – sans doute avais-je dit des choses inavouables – mais m'avait donné la précision suivante. En arrivant aux urgences, je criais à tue-tête « absence totale de succès ! absence totale de succès ! ». Cela ne m'avancait guère, sauf... les premières lettres de Absence Totale de Succès forment le nom de Ats. Du moins, c'est la seule explication rationnelle que j'ai pu trouver quant à l'origine de ce nom. L'Absence Totale de Succès aurait donc été mon seul lecteur... Ce n'est pas inintéressant mais très anecdotique hormis le fait que je l'ai tué. Cela ne me donne aucune indication quand à la distance qui sépare les protagonistes de cette histoire.

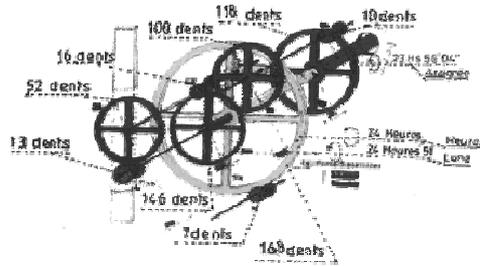
La distance entre les êtres, les choses se pense, voire se conceptualise en données émotionnelles généralement. C'est un peu comme « j'aime beaucoup », « j'aime un peu », « je n'aime pas ». La proximité – ou l'éloignement – sont affectifs. Un « proche » est quelqu'un qu'on aime. A moins que le mot « proche » soit employé dans un sens génétique, générationnel, héréditaire. Un frère est proche alors que le cousin moins. Le sang conditionne l'affection ? Non. Donc la piste est fausse.

Sur une fausse piste, généralement on fait demi-tour. Ou alors on prend le chemin de droite ou de gauche, au gré du vent, de la lumière ou de toute autre raison.

Une valeur sûre : la géométrie.

La géométrie a fondé la philosophie. Sans chercher à tutoyer les présocratiques on peut, sans honte aucune faire un dessin, un schéma pour aider à la compréhension.

### Portrait d'un schéma pour simplifier



Bien évidemment, ce schéma-là ne me servira à rien. Peut-être pour un dentiste...

Ou alors, *in fine*, faut-il se poser la question de la perspective. La perspective « schématise » la distance entre les êtres.

*La perspective permet ainsi d'articuler l'espace objectif et l'espace subjectif en réglant le passage d'un point de vue local à un point de vue global. La vision subjective n'apparaît plus comme l'invention arbitraire d'une image de la réalité, dont le rapport avec son objet serait sans règle, mais au contraire comme un effet parfaitement déterminé par la position relative du sujet dans l'espace même qu'il se représente. L'apparence se déduit de la réalité parce que l'apparence n'est rien d'autre qu'une manière dont la réalité se projette à l'intérieur d'elle-même. Telle est l'extraordinaire découverte de la perspective, dont nous n'avons pas fini d'explorer les effets : l'apparence d'un être, c'est son être situé.<sup>3</sup>*

4,5 milliards d'années... Je repensais à ce que m'avait dit Donald Buick (le paléontologue de mon délire, pas le psychiatre de la réalité), à propos de la formation de la planète Terre. Quatre milliards d'années et demi cela fait beaucoup... Je sais aussi que les dinosaures ont disparu il y a soixante-cinq millions d'années...

4,5 milliards.

65 millions.

---

<sup>3</sup> Patrick Maniglier, *La perspective du diable*, Actes Sud/Villa Arson, 2010

J'y rajoute 28 ans 5 mois 14 jours 2 heures et 11 secondes pour ne pas me perdre et m'inscrire au calendrier.

Raisonnement, il est fort aisé de penser que l'invention des calendriers peut surseoir à la sensation du temps qui passe, à moins, qu'objectivement, ils ne l'accroissent. Le calendrier prévoit l'avenir sans nous.

Nous n'y pouvons rien, plus loin ou plus près, plus grand ou plus petit, les êtres se finalisent dans l'inexistence relative de la préhension globale des artifices qui ont pour fonction de figer les espaces afin qu'il nous soit possible de les maîtriser.

Que reste-t-il de la perspective dans des temps aussi grands ? Pas grand-chose, quelques repères liés au système de numérotation, c'est tout.

Victor Hugo, Ats, la dame sans nom et Donald Buick échappent-ils également à la perspective, dans mon propre délire assoiffé, sans aucun repère autre que mes souvenirs erronés ?

De la bouillie.

Une bouillie de souvenirs mêlés de points de vue inertes ou vivants, émergés de loin, surgissant comme des diables de leurs boîtes noires. Une sorte d'affleurement d'idées assemblées un peu au hasard des circonstances neuronales. La mémoire doit à la biochimie l'excitant échange permanent entre des « temps » et des « lieux », même si les origines sont douteuses et les couleurs passées.

Bouillie pour sensations édentées privées de langage commun donc de mémoire sémantique. L'espoir se fait subtil lorsqu'une image connue se tend comme une branche à laquelle on s'accroche pour ne pas sombrer dans le vertige abyssal des pensées hasardeuses.

Bouillie, comme pour les enfants et les vieillards, chacun à sa place aux deux extrêmes de l'axe vital.

Bouillie de sons posés en strates qui se décomposent au fond d'un puits qui pourrait bien s'avérer être une tombe humide.

Bouillie pour consommateurs effrénés et boulimiques qui ingèrent à toute heure leur quota de ressemblances avec le monde du réel simplifié.

Triste fin pour les souvenirs que l'on croyait solides et fiers de leur appartenance au monde. Ne resteront bientôt plus que des chimères modélisées en guise de nature humaine.

Ne subsiste à ce jour que la sensation froide de la lame du réel sur le cou de l'imaginaire.

AM 10 juillet 2010